

§

On voit l'intérêt de l'enquête Carnegie. Les renseignements relatifs aux manuels des autres pays mériteraient aussi de retenir l'attention. Le fascisme italien y apparaît naissant d'un mouvement d'exaltation patriotique. L'Angleterre s'y montre favorable à la Société des Nations, « sachant bien, d'ailleurs, qu'elle y détiendra toujours une place prépondérante ».

Deux éléments de la solution du redoutable problème de la paix perpétuelle sont aussi mis en lumière par l'enquête :

La foi en un avenir pacifique, car la parole de saint Augustin : « on travaille pour l'incertain », s'applique trop bien, hélas ! à la question que nous considérons.

La connaissance de la réalité pour essayer, précisément, de réaliser entre des éléments qui semblent disparates, et même antagonistes, un accord, une harmonie.

La foi donne à l'esprit, avec la bienveillance active en faveur de l'œuvre à réaliser, la fécondité qui engendre les moyens d'assurer le succès. L'expérience préserve des dangers d'un optimisme excessif et ménage les droits du bon sens. L'union de la foi et de l'expérience permet de tirer de toute chose le meilleur des partis.

M. HÉNON.

FOLKLORE

La naissance d'une chanson populaire. — Les joies des folkloristes sont intenses, mais brèves. Et leurs prévisions, comme celles des météorologistes, vouées le plus souvent à l'instabilité.

Dans un article récent du *Mercur*e (livraison du 15 août), je rapportais les circonstances dans lesquelles était parvenue à ma connaissance certaine chanson populaire : « la chanson de la mère qui ne voulait pas reconnaître son gas », dont, si le thème d'inspiration se rattachait franchement aux vieux thèmes classiques, le texte et la mélodie m'étaient parfaitement inconnus. Paroles et musique, au dire de mon informateur, — un paysan bas-mainiau de mon voisinage, ancien combattant de la grande guerre, — étaient l'œuvre d'un camarade à lui, un violoneux-ménétrier du nord de la Mayenne, et dont il avait fait la connaissance en Allemagne, la dernière année de la guerre, dans un

camp de prisonniers. L'humble aède populaire était mort en captivité, mais sa chanson lui avait survécu, demeurée populaire parmi ses compatriotes, et rapportée fidèlement ensuite par quelques-uns d'entre eux au village natal, où un hasard heureux m'avait permis de la recueillir. Il me parut intéressant d'exposer ma trouvaille dans les colonnes du *Mercur*, en exprimant le vœu, sinon l'improbable espoir, que cette trouvaille fût de création originale, et en faisant appel en tous cas, pour suppléer mon imparfaite érudition, à la sagace mémoire et au bon vouloir exercé des lecteurs du *Mercur*. Avec beaucoup de bonne grâce et d'empressement, divers correspondants bénévoles m'ont aidé à mettre au point, de façon définitive, autant que le définitif peut intervenir en pareille matière, ce petit problème de folklore.

Mes pressentiments ne m'avaient point trompé. La chanson est de date beaucoup plus ancienne que ne s'était complu à me le faire croire mon informateur primitif, et il apparaît bien que la version rapportée par lui, en ce qui touche tout au moins le texte, est une variante à peine modifiée, une adaptation toute régionale, volontaire ou plus probablement inconsciente, réalisée par le brave rhapsode mainiau, d'une chanson remontant aux guerres du Premier Empire, et bien antérieure en tous cas à la campagne de 1914-1918.

Née aux environs d'Ernée en 1886, m'écrit une lectrice du *Mercur*, j'ai souvent, étant enfant, entendu chanter cette complainte. Ayant quitté très jeune la Mayenne, j'en aurais certainement perdu le souvenir si un de mes oncles, qui aurait actuellement environ 75 ans et qui s'était établi, à Paris, vers la trentaine, n'avait jamais manqué de chanter la chanson du « gas Simon » quand il évoquait le pays mainiau. Les paroles m'en sont restées très présentes à l'esprit, parce que l'histoire de ce mort vivant me causait, toute petite, une réelle frayeur. Le troisième couplet de la chanson disait seulement :

Pan ! pan ! Ouvrez-mé donc !
Je sé vout'gas Simon
Qu'arrive de Belgique,

et non d'Allemagne. Je crois donc que c'est là qu'on peut trouver un indice de l'origine de la chanson, qui doit remonter aux guerres de l'Empire. Votre jeune cultivateur s'est contenté de rajeunir le texte et de l'approprier aux circonstances présentes. La musique, elle, est complètement différente, et la chanson, telle que je l'ai connue, se chantait sur un rythme beaucoup moins vif et tout à fait funèbre. Je regrette de ne pouvoir vous la noter.

Un autre érudit mayennais, M. Buchard, professeur honoraire, bibliothécaire de la ville de Château-Gontier, nous communique ces intéressants détails :

J'avais environ douze ans (j'en compte 62 aujourd'hui), quand, dans un repas de noce campagnarde aux environs de Fougères, région limitrophe du Bas-Maine, j'entendis une vieille paysanne chanter au dessert la chanson du gas Simon. Chanson et chanteuse frappèrent fort mon imagination d'enfant. Aussi fis-je en sorte de me mettre sans tarder en possession de l'air et des paroles... Est-ce un Bas-Mainiau, est-ce un Breton d'Ille-et-Vilaine qui en fut l'auteur ? Les paysans de ces deux coins de terre se ressemblent fort : les différences portent surtout sur le costume, la façon de se nourrir, la prononciation. (Ainsi le Fougerais dit « ta » (toi), « ma » (moi), le Mainiau « tè », « mé ».) Si cette chanson est née dans le pays fougerais, elle aura vite franchi les collines du Maine, et les Mainiaux lui auront naturellement fait subir les adaptations fatales...

La chanson de la mère qui ne voulait pas reconnaître son gars, nous écrit, de Saint-Paul-de-l'Orne, M. Joseph Lechevrel, est connue depuis longtemps dans la région où je passe mes vacances. J'ai recueilli à Saint-Paul-de-l'Orne en 1903 une variante fort peu différente de votre texte, chantée par M. Flavien Lebailly. Je possède une seconde variante, qui figure dans un petit recueil de chansons du Morvan, sans lieu, date, ni pagination, qui paraît remonter à 25 ou 30 ans.

Ai mon s'cours, mâ enfants,
Rentrans, yo bin temps,
'D'frayeur me v'chi morte ;
Yo Simon, nout'grand gâs,
Que r'vint du trépas
En m'tendant les bras.

Héyas, chu lai revère,
Y âto bin maingnué,
Yé vu sai grand'mère
Que s'caicho sôs l'nouyé.
Mâs causont tout bas,
Yo p'tête bin l'saibbat.

Viée dezai l'an darné
Passant chu l'cairouèze,
Les âmes des damnés
Haibillées en drap rouèze
S'tremousint d'avant mouai,
Cantant : « Ol o lai ! »
Mon Dieu ! y n'sont parû !

Nous v'lai tos prévenus.
 V'entendez qu'on parle ?
 Yo Simon, nout'grand gas,
 Qui r'vint du trépas,
 En m'tenant les bras.

Y vas fère dire sun'messe
 Ai soun intention.
 P'tête qu'o troure pièce,
 Yo demain l'Ascension.
 Ou vé sonner l'glas,
 Petiots, n'causez pas.

M. Pierre Anger nous signale l'existence dans le Bourbonnais d'une chanson analogue à la nôtre, et antérieure à 1870.

Elle a été chantée à ma mère, nous dit-il, par un habitant de Lapalisse (Allier), et pour les parties qui nous restent avec certitude, elle ressemble assez étroitement à celle que vous avez publiée pour que l'on puisse conclure à leur identité. La principale différence réside en ce point que le soldat revient d'Angleterre et non d'Allemagne, et parle d'une grande déroute : peut-être s'agit-il des dernières guerres de Napoléon... En tous cas, il semble que votre supposition minimum soit exacte, et que le musicien mainiau ait seulement réadapté à la situation nouvelle une vieille chanson oubliée, entendue dans son enfance. Quant à la mélodie, elle est très différente, plus simple peut-être ; mais ceci n'a rien qui doive étonner un folkloriste, les mélodies étant en général beaucoup plus variables que les thèmes.

Cette chanson est tout probablement d'origine normande, croit pouvoir nous affirmer notre confrère M. Lucien Dupuis, et pourrait dater d'une centaine d'années. Je l'ai apprise de mon père qui, en venant se fixer à Paris en 1840, l'avait apportée de son pays natal, Saint-Nicolas-d'Aliermont (Seine-Inférieure). Saint-Nicolas-d'Aliermont était alors comme aujourd'hui un pays d'horlogers. Tout le monde à Saint-Nicolas travaille à l'horlogerie. Or, en poussant la lime, on chante des chansons populaires. Non contents de les chanter, quelques-uns en composent : c'est la tradition, transmise d'âge en âge. De ces chansons du pays, mon père possédait un répertoire intarissable, et la chanson du « Revenant » était une de ses préférées... Arrivons maintenant à la musique. Ici, une surprise : votre musique, comme vous pouvez le voir, n'a rien de commun avec la mienne. Et une question se pose, très intéressante. Si vous admettez que la chanson originale se soit, pendant la dernière guerre, propagée de tranchée en tranchée, ensuite de province en province, comment se fait-il qu'un texte verbal si ancien ait pu, après avoir tant cheminé, vous parvenir, en somme, peu modi-

fié, mais sur un air tout différent ? Oserai-je, sur l'humble chanson et ses métamorphoses, risquer une opinion tout... hypothétique ?

Pendant la Grande-Guerre, un Normand chante la chanson du « Revenant » dans les tranchées ou ailleurs. Des Mainiaux, des Bourbonnais, d'autres l'entendent qui, plus tard, rentrés chez eux, veulent la redire. Le souvenir n'est plus très net ; les paroles sont un peu rebelles ; on les reconstitue comme on le peut, assaisonnées par celui-ci ou celui-là de patois et de jurons locaux. Mais pour la musique, c'est autre chose ; car la mémoire musicale, je l'ai constaté maintes fois, est de beaucoup la plus rare. Non, décidément, l'air ne revient pas... Que fera-t-on ? Un musicien du pays en adaptera un autre. Et peut-être cet air nouveau empruntera-t-il un accent local particulier...

Nous ne pouvons que nous rallier à cette hypothèse si judicieuse. Si notre Guinoiseau, ce qui n'est que trop certain, ne peut être l'auteur primitif de la chanson du gas Simon, laissons-lui, du moins, jusqu'à nouvel ordre, en sa qualité de violoneux-ménétrier, la paternité de la mélodie. Et remercions en attendant nos aimables correspondants de leur érudite bonne grâce. Si nous avons dû une fois de plus renoncer à l'inexprimable satisfaction d'appréhender sur le vif ce bel oiseau bleu : la naissance, constatée, d'une chanson populaire, du moins nous fut-il agréable de pouvoir observer, au furtif rayon de soleil de circonstances favorables, la grâce, la spontanéité et la persistance de son essor.

P. O.

PRÉHISTOIRE

E. Passemard : *Les Stations paléolithiques du Pays Basque*, in 8° avec 137 fig., 9 pl. et 1 carte, Bayonne, Bodiou. — Harold Peake : *The Bronze Age and the Celtic World*, in-4°, 14 pl., Londres, Benn frères.

On a signalé déjà, dans une chronique précédente, l'importance, pour la préhistoire, des recherches de M. Charles Depéret sur la superposition des étages d'alluvions. L'application de la méthode Depéret aux régions du bassin de Saône et Rhône par le Dr Mayet avait conduit à des résultats nouveaux ; une application du même ordre vient d'être faite par M. E. Passemard aux **Stations paléolithiques du Pays Basque** dans les terrasses d'alluvions du bassin de la Nive.

« Rechercher les terrasses d'un cours d'eau, c'est essayer de retrouver et d'identifier ce qui reste des nappes alluviales qu'il a